



De la première, Stendhal eut aimé le nom. Elle est Naples entière, Naples fabuleuse, Naples port de commerce, situé aux antipodes d'une tradition mensongère d'Opéra-Comique. Voix pourrie et enrubbannée, canaille et protocolaire, première voix de l'Orient, derrière laquelle crépite, comme le piano mécanique des mauvais lieux, un chœur emphatique de mandolines.

La Nina ? Peut-on la décrire ? Dans un seul disque (*Peteneras*), toute la geste *flamenco*, le drame mauresque. Voix sinieuse et torride comme une route d'Andalousie. Voix de plusieurs kilomètres de long.

Les disques de Paul Robeson, c'est tout « le christianisme des cannes à sucre ». Leur signification est totale. Ils datent de l'accostage du *Mayflower*.

Prenez le cas de Turner Layton. Ce civilisé, à la voix romaine, aux effets d'avocat, est un nègre authentique, un nègre des Opéras de Londres de Paris et de Berlin. Il connaît tous les trucs, et il porte si bien l'habit !

Mais aujourd'hui, nous donnons ce brillant passeur de rampes et son habile esportant des sentiments, nous donnons ce beau nègre d'apparat, musical, verni et articulé, pour un plat de lentilles, pour le modeste passeur en chapeau de paille de la rivière Swanee.

Il y a autant de différence entre Layton et Robeson, qu'entre les lumières de Harlem et le petit temple protestant où Clara Smith évangélise les lémures glapissants ; où le R. P. Burnett, griot luthérien, exorcise les revenants vaudous. Autant de différence qu'entre le jazz *flat*, jazz érudit et endimanché et le jazz *hot*, maigre et brûlant, jazz en guenilles ; lanières de l'improvisation syncopée.

Ecoutez *Water boy* par Turner Layton. L'émission est théâtrale, rusée et magnifique. Ecoutez ce même « convict song » par Paul Robeson : légère et mélancolique gravité. Monde qui tourne sur l'axe de l'innocence.

Trop de bonté nuit. Paul Robeson connaît le succès public, mais c'est dans *Show boat* et dans *Sonny boy*.

En dehors de quoi, ce robuste gaillard, qui pourrait « pousser » comme personne au monde le *mi bémol grave* des *Huguenots* pour l'épanouissement à terme de cent huit rangées de fauteuils d'orchestre, a préféré rester un *southerner*, un primitif. Force inconsciente colonisée par les pasteurs.

Paul Robeson c'est l'homme du *coon-song*.

Sur le *coon-song* on a autant écrit que sur le *madrigal* italien, la *brunette* française, la *piésnia* russe, la *cancion* andalouse.

L'Amérique qui a créé des instituts, des académies, des conservatoires, avec classes spéciales pour l'étude des *glissandi* au trombone, l'Amérique entoure et choie dans du coton et sous les statistiques les éléments primitifs du chant populaire noir, de même que le *ragtime*. Tout cela étant à l'origine immédiate du jazz, gloire musicale nationale. Mais le *coon-song* n'est pas fait de textes, de valeurs-papier ; il est élément organique, physiologique. Pas de contrefaçon possible ; sinon à force d'alchimie instrumentale, comme le seul rusé Red Nichols en offre l'exemple, bien plus encore que Ted Lewis vulgarisateur des timbres *hot*. On peut dire du *coon-song* ce que disait de Dieu saint Anselme dans sa fameuse preuve ontologique. L'essence implique l'existence. Otez le gosier nègre : vous obtenez le pasteur protestant.

La musique et les statistiques sont sur la terre. La voix du nègre est dans le ciel. Aussi la machine parlante est-elle le seul musée américain efficacement protégé contre un

métissage fatal. Que la peau s'éclaircisse (« Utica Jubilee Singers »), les étranges alliances de sonorités que les voix lisses et phosphorescentes de l'Université de Fisk ont confiées aux disques se décolorent aussitôt.

Entendez l'admirable *Were you there*, que Turner Layton prodigue lyriquement, mais que Robeson récite humblement, à respectueuse distance du Lord crucifié. Cette mélodie est un type de sévère choral luthérien, ce choral qui a fondé le système expressif de Bach et le jazz moderne. Seule l'intonation du chanteur de couleur et une sorte de non-chalance sonore, lui confèrent un accent nouveau.

C'est dans *Deep River*, dans *My Lord what a morning* que Paul Robeson délivre sa basse profonde et pudique, une basse vierge.

L'art même de la respiration, dont Layton et Johnstone ou Roland Hayes connaissent tous les secrets, ne lui est presque d'aucun secours. Et remarquons le : c'est sous l'aiguille électrique que réapparaissent le plus fidèlement les riches harmoniques de ce timbre unique de *coon-singer* aussi spécifiques que les irradiations du gong chinois ou que le *ré* naturel de Chaliapine.

*Steel away, Steell away to Jésus...* Autre aspect de cette voix réduite par la religion au nouvel esclavage de la douceur. *Mighty lake a rose*, mélancolie tout en velours, pente des inflexions douces. Turner Layton, c'est la confession publique. Paul Robeson c'est l'*humilité*. Et la syncope, cette coquetterie du silence, fleur double de la percussion et de la paresse, n'a plus, dans les interprétations de Robeson les plus typiques, cette valeur décorative et acrobatique, qui est la raison d'être sportive du jazz. Elle est l'expression d'une contrainte ; une *batterie* morale. Ecoutez *Sinner please*, le haletant *On ma journey*, l'allègre *Joshua fit de Battle ob Jericho*, et sa cadence inattendue comparable à l'ornement terminal des solistes de Louis Armstrong, trompette ravagé par le whisky. Ecoutez le très anglican *Down de Lovers lane*, et ce type du *responsorial* élastique *Witness*, chanté en duo avec Lawrence Brown. L'optimisme puéril et honnête de ces croyants élémentaires, puritanisme transposé furtivement par de grands enfants, évoque toute une imagerie naïve d'histoire sainte et d'épisodes sacrés. Retour de l'enfant prodigue et multiplication des pains.

*Swing low, sweet chariot*. Les « muets essieux » de cette voix grave et soumise cheminent vers l'Ouest. La Maison du berger est pleine de noirs qui ont le visage de la conviction et l'attitude d'Atala. Mais la même phrase mélodique répétée un demi-ton au-dessus, de confiance ingénue, devient détresse. Je connais peu de disques, porteurs d'un chant populaire aussi simplement et humainement émouvant que *Sometimes I feel like a motherless child* où la voix d'orphelin prolonge *intérieurement*, à bouche fermée, une mélancolie discrète et sans recours.

Mysticisme de la soumission religieuse. La soumission n'a plus de raison d'être ; mais le mysticisme est demeuré.

Les seuls disques inusables au monde ce sont les sentiments. Tels ceux de Paul Robeson. Les décrire ? C'est faire croire à quelque long effet de l'art, à quelque simplicité concertée et compliquée, comme celle de l'honorable Mr. Jack Smith, metteur en scène des murmures.

Sur les disques de Paul Robeson, il ne se passe rien.

Ils sont des enfantillages.

Comme le désespoir.

Comme l'Amour.

Georges HILAIRE